

# DE BACTRES À BALKH, PAR LE NOWBAHĀR

PAR

ÉTIENNE DE LA VAISSIÈRE\*

Les études d'histoire sociale sur le ralliement des élites à l'Islam après la conquête sont peu nombreuses pour le monde iranien oriental<sup>1</sup>. Pourtant, l'exemple le plus spectaculaire de ces évolutions en provient: la famille des Barmécides fut *de facto* maîtresse de l'empire abbasside de 786 à 803 avant qu'Hārūn al-Rashīd ne la fasse éliminer. Cette gloire, et ce destin tragique, ont conduit les auteurs arabes à s'intéresser aux origines de la famille, au Nowbahār, le grand monastère bouddhique de Bactres, et à l'ancêtre de la famille qui y occupait les fonctions de Barmak. Ces textes apportent des renseignements sociaux, sur le statut des Barmak dans la Bactres pré-islamique, et économiques, sur leur richesse foncière. La plupart des commentateurs se sont attachés aux premiers, à cerner quelles pouvaient être les fonctions de ce Barmak, tandis qu'en raison d'une méprise, les seconds n'ont pas été abordés. Or une meilleure compréhension des données économiques permet à la fois de bouleverser ce que l'on sait de l'histoire de Bactres au VII<sup>e</sup> siècle, et de mieux comprendre le rôle des Barmak. Il faut donc commencer par elles.

## A. Une principauté monastique

La source essentielle, les *Akhbār al-Barāmika wa-faḍā'iluhum* d'al-Kirmānī est perdue, mais sa description du rôle des Barmak à Bactres

\* École pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques.

<sup>1</sup> Voir cependant É. de la Vaissière, *Samarcande et Samarra. Élités d'Asie centrale dans l'empire abbasside*, Leuven: Peeters, 2007, qui traite des élites militaires sogdiennes et turques pour éclairer la question de l'origine du phénomène mamelouk en Islam.

a été utilisée et résumée par plusieurs auteurs<sup>2</sup>. Dans l'abrégé que l'on possède de son *Livre des Pays*, Ibn al-Faḳīh écrit: «Balkh referme le Nowbahār qui est un des édifices construits par les Barmécides. Ceux-ci avaient été de tout temps une famille noble de Balkh, avant les chefs de satrapies. Leur religion consistait à adorer les idoles. [suit une description assez exacte de l'architecture du Nowbahār] Le grand prêtre fut appelé Barmak [...] et tous ceux qui exercèrent cette charge reçurent ce titre. Les souverains de la Chine et de Kābul professaient cette religion; lorsqu'ils venaient en pèlerinage, ils se prosternaient devant l'idole principale; aussi donnèrent-ils au Barmak les terres environnant le Nowbahār, ainsi que sept cents cours d'eau et un canton du Tokhāristān appelé Ruwān, ayant une superficie de huit parasanges sur quatre. Les habitants de ce canton étaient tous esclaves. Les Barmaks ne cessèrent d'être les maîtres de ce territoire, l'un après l'autre, jusqu'à la conquête du Khorassan<sup>3</sup>.» Le manuscrit de Mashhad du même ouvrage mentionne la superficie précise des terres environnant le Nowbahār, sept parasanges sur sept, tandis que les rivières et le canton de Ruwān ne sont pas cités. En revanche, le manuscrit ajoute que les rois avaient donné au sanctuaire de nombreux *waqf*, de riches domaines, et fait des offrandes sans limites, tous biens administrés par le Barmak<sup>4</sup>.

Il est essentiel de souligner tout d'abord que l'origine des richesses est parfaitement claire: elles proviennent exclusivement des dons faits au monastère. Il ne s'agit nullement de biens personnels des Barmak. Ces fermes, terres et cours d'eau — rigoles d'irrigation vitales dans le cadre de l'agriculture d'Asie centrale<sup>5</sup> — sont les biens du monastère. Les textes sont unanimes sur ce point, alors même que les Barmécides auraient pu avoir avantage à masquer l'origine de leur

<sup>2</sup> E. Bosworth, «Abū Ḥafṣ 'Umar al-Kirmānī and the rise of the Barmakids», *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, LVII, 1994, p. 268-282.

<sup>3</sup> Ibn al-Faḳīh al-Hamaḍānī, *Kitāb al-Buldān*, éd. M.J. De Goege, (BGA V), 1967, p. 322-3. Trad. H. Massé, *Abrégé du Livre des Pays*, Damas, 1973, p. 383.

<sup>4</sup> Ibn al-Faḳīh al-Hamaḍānī, *Kitāb al-Buldān*, éd. Yūsuf al-Hāwī, 1996, p. 617-8. Texte similaire chez Yāqūt.

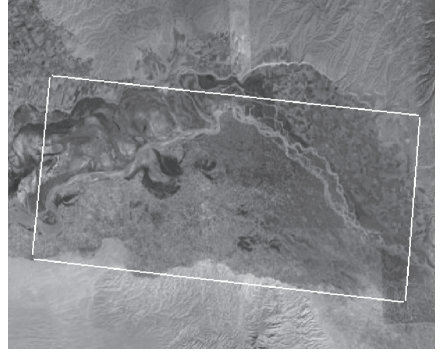
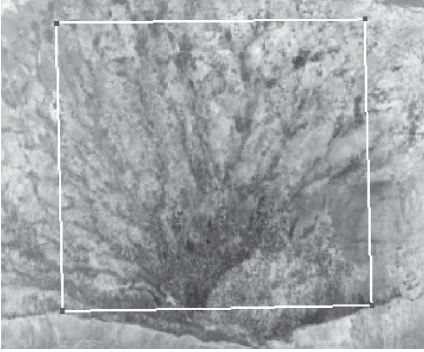
<sup>5</sup> Dans les documents bactriens contemporains, les ventes de terres mentionnent toujours l'apport en eau: voir par exemple N. Sims-Williams, *Bactrian Documents*, I, Oxford, 2000, p. 64-66.

richesse, à faire passer ces terres pour des terres familiales, ancestrales, à dissimuler leur main-basse sur les biens du monastère<sup>6</sup>. Ce n'est nullement le cas.

Or prendre conscience de ce fait essentiel conduit à une série de déductions nécessaires: tout d'abord, cas unique dans l'histoire économique du bouddhisme du temps, on possède une évaluation de l'étendue au début du VIII<sup>e</sup> siècle du domaine foncier d'un très grand monastère — le plus grand au nord des montagnes. Ensuite et surtout, nul n'a pris le soin de reporter sur une carte les superficies données par les textes: sept parasanges sur sept autour du Nowbahār, et huit parasanges sur quatre à Ruwān. Cette omission étonnante est peut être due à un *lapsus calami* de Foucher, qui avait glossé les sept parasanges par «une quarantaine de kilomètres carrés», voulant sans doute dire «une quarantaine de kilomètres au carré»<sup>7</sup>. En effet, cette superficie, 1536 km<sup>2</sup>, centrés sur le Nowbahār à la porte sud de Bactres, correspond à la quasi-totalité de l'oasis de Bactres, ou peu s'en faut. La partie du cône alluvial de Bactres (3200 km<sup>2</sup>) actuellement exploitée, dans son extension maximale et avec les espaces de steppe — très majoritaires — situés entre les branches de la rivière, a une superficie de moins de 1900 km<sup>2</sup>, la partie densément exploitée de moins de 700 km<sup>2</sup>. On pourra se reporter à la photo aérienne, où les zones cultivées apparaissent en sombre. Le fait est confirmé par la mention des sept cents rigoles d'irrigation, correspondant à l'ensemble du réseau d'irrigation de l'oasis. C'est également le cas à Ruwān, l'oasis d'Imam Sahib: c'est bien tout l'oasis, précisément de huit parasanges sur quatre, qui appartient au Nowbahār. On trouvera ci-dessous des images du satellite Spot des oasis, à gauche Bactres, à droite Imam Sahib, sur lesquelles ont été reportées les surfaces mentionnées.

<sup>6</sup> On possède des exemples contemporains de procès faits par de grands propriétaires afin de récupérer des terres dont ils ont été injustement dépossédés lors de la conquête. Les Barmécides n'avaient pas intérêt à rappeler que ces terres ne leur appartenaient pas en propre. Voir par exemple l'épisode rapporté dans Narshakhī à propos de Boukhara: R. Frye (trad.), *The History of Bukhara*, Cambridge (Mass.), 1954, p. 54.

<sup>7</sup> A. Foucher, *La vieille route de l'Inde: de Bactres à Taxila*, Paris, 1942, p. 85. V. Barthold, dans l'article Baramika de l'*Encyclopédie de l'Islam* I, vol. 1, p. 663-6, avait fait le bon calcul mais sans comparer le chiffre obtenu à la superficie de l'oasis.



Les *Akhbār al-Barāmika wa-fadā'iluhum* d'al-Kirmānī forment une source excellente car l'on sait qu'elle puise aux récits de l'entourage bactrien des Barmécides<sup>8</sup>. Elle fait par ailleurs une bonne description du sanctuaire, la meilleure qui soit dans des sources musulmanes avant al-Bīrūnī: le fait a été bien souligné, l'auteur ou ses sources ont dû voir un sanctuaire en activité pour être capables de décrire aussi précisément l'architecture, la décoration et les rituels bouddhiques<sup>9</sup>. Ses renseignements sont exacts et il n'y a guère de raison de douter de l'égale qualité des renseignements économiques qu'elle donne. L'étendue des terres des Barmécides au temps de leur splendeur devait être un renseignement aisément vérifiable et connu de tous. De plus, on peut confirmer cette emprise foncière par des comparaisons externes, à défaut d'autre source indépendante dans le corpus musulman.

Plusieurs raisons conduisent à accorder foi à ces chiffres car il existe des parallèles à la situation décrite dans le bouddhisme indien et indo-iranien du VII<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Ainsi dans ce témoignage du moine coréen Hye Ch'o, daté de 726, à propos de l'Udyana, au nord du Pakistan

<sup>8</sup> E. Bosworth, «Abū Ḥafṣ...» p. 269.

<sup>9</sup> A. S. Melikian-Chirvani, «L'évocation littéraire du bouddhisme dans l'Iran musulman», *Le monde iranien et l'Islam. II: Sociétés et Cultures*, (Hautes études islamiques et orientales d'histoire comparée, 6), Genève, 1974, p. 14-20.

<sup>10</sup> Je remercie vivement G. Schopen, D. Klimburg-Salter et C. Scherrer-Schaub d'avoir bien voulu m'éclairer en ce domaine. Les erreurs qui ont pu subsister sont bien évidemment dues à l'étendue de mes lacunes dans le domaine de l'histoire du bouddhisme.

actuel: «le roi de ce pays adore grandement les Trois joyaux. La plupart de ses villages et de leurs habitants ont été donnés pour pourvoir aux besoins des monastères. Seuls quelques villages lui restent, et la nourriture et les tissus qui en proviennent sont donnés aux monastères<sup>11</sup>.» Un siècle plus tôt, Xuanzang précise de même à propos d'un roi de l'Inde centrale qu'il avait donné toutes les terres autour d'un monastère aussi loin que la vue peut porter<sup>12</sup>. Certes Bactres, l'Udyana ou encore l'Inde centrale ne sont économiquement ou socialement pas comparables. Il n'en demeure pas moins que dans ces trois cas semble s'amorcer l'évolution des rapports entre le bouddhisme et l'État que l'on constate plus tard au Tibet. Un écho de ces processus économiques de dation apparaît dans les documents bactriens récemment trouvés dans l'Hindou-kouch: le formulaire des contrats de vente de terre inclut au VIII<sup>e</sup> siècle une clause sur leur éventuelle dation pour la construction d'un monastère (ou d'autres bâtiments religieux), ce qui n'est pas le cas auparavant<sup>13</sup>.

Le détail sur les habitants esclaves du canton de Ruwān est aussi frappant qu'exact: ce n'est pas la situation habituelle de la paysannerie bactrienne, telle que l'on peut l'approcher à travers les documents du royaume de Rob. Une puissante classe de paysans libres est constamment citée dans ces textes. En revanche, il correspond bien aux dons de terres, et des familles de paysans qu'elles portent, attestés dans le bouddhisme indien. On peut également le rapprocher d'une autre situation centre-asiatique, celle des monastères de Dunhuang et de leurs innombrables familles de serfs travaillant les terres du *saṃgha*.

Il n'y a donc rien d'in vraisemblable dans le bouddhisme de l'époque à ce qu'une région agricole soit donnée au *saṃgha*. Mais les conséquences dans le cas de Bactres vont au-delà de ce que l'on peut observer en Inde, puisqu'il s'agit d'une oasis. La mainmise du monastère sur l'essentiel des terres implique la disparition de tout pouvoir politique

<sup>11</sup> H.-S. Yang, Y.-H. Jan, Y.-H., S.H. Iida, L. Preston, L. (éd., trad.), *Hye Ch'o Diary: A Memoir of the Pilgrimage to the Five Regions of India*, Seoul, Jain Publishing, 1984, p. 50.

<sup>12</sup> Le texte se trouve dans le *Sifenlü xingshichao pi* 四分律行事鈔批, daté de 712. Xuzangjing Vol. 42, No. 736 p. 0865c07-c11. Je dois cette référence à la thèse remarquable de Mlle Ching Chao-Jung sur l'économie des monastères de Koutcha d'après les documents tokhariens, dont je ne peux qu'espérer qu'elle sera prochainement publiée.

<sup>13</sup> N. Sims-Williams, *Bactrian Documents*... p. 118.

local important. S'il n'est pas impossible que quelques familles nobles se soient maintenues sur les marges de l'oasis, ce dernier est globalement sous la coupe des moines. Or on possède quelques informations sur l'histoire politique du Tokharestan au VII<sup>e</sup> et au début du VIII<sup>e</sup> siècle en raison de la multiplicité des sources en parlant: pèlerins bouddhiques, ambassadeurs chinois, conquérants arabes, numismatique aussi.

Sous les Ephtalites, Bactres est une principauté active, qui envoie une ambassade aux Liang vers 520<sup>14</sup>. Plusieurs textes, chinois et byzantins, la désignent comme l'une des capitales des Ephtalites. La situation change au VII<sup>e</sup> siècle. Xuanzang souligne tout d'abord la dispersion politique des principautés du Tokharestan. Il en dénombre vingt-sept, toutes soumises au pouvoir du Yabghu installé près de Kunduz. Or, s'il cite un certain nombre de rois dans son récit, il n'en mentionne aucun pour Bactres. Bien au contraire, attaqué par un Qaghan en fuite, le Nowbahār n'a personne pour le défendre. De plus le Yabghu du Tokharestan précise à Xuanzang que le pays de Bactres fait partie de son domaine<sup>15</sup>. On se méfiera cependant du recours au seul texte de Xuanzang car il n'en mentionne également aucun roi pour Termez, ce qui est probablement faux. Mais en combinant toutes les sources disponibles, le constat fait à partir du seul Xuanzang est entièrement confirmé: aucun texte, nulle part, ne mentionne un pouvoir politique ayant son siège à Bactres.

Ainsi, à Termez, si Xuanzang ne mentionne pas de roi, aussi bien les monnaies que les sources arabes et les sources chinoises non-bouddhiques attestent de son existence<sup>16</sup>. Au Jūzjān, autre principauté voisine de Bactres, Xuanzang et toutes les autres sources mentionnent le roi. Il en est de même à Bamiyan<sup>17</sup>. Un texte très intéressant fait un portrait politique du Tokharestan durant les années 710: il s'agit d'une pro-

<sup>14</sup> É. de la Vaissière, «Is there any 'Nationality of the Ephtalites'?, dans M. Ghose, É. de la Vaissière, *Hephtalites*, *Bulletin of the Asia institute*, 17, 2007, p. 127-8.

<sup>15</sup> Biographie de Xuanzang: Huili, *Da Ci'en si sanzang fashi zhuan* (大唐大慈恩寺三藏法師傳), éditée dans le *Taishō*, texte 2053 du vol. 50, p. 228a22, trad. S. Beal, *The Life of Hiuen-Tsiang*, Londres, 1911, p. 48.

<sup>16</sup> P. Leriche, «Termez antique et médiévale», dans P. Leriche *et al.*, *La Bactriane au carrefour des routes et des civilisations de l'Asie centrale*, Paris, IFEAC, 2001, p. 80.

<sup>17</sup> Huili, *Da Ci'en...*, éd. *Taishō*, texte 2053 du vol. 50, p. 228b-c, trad. S. Beal, *The Life...*, p. 51 et 53.

testation du frère du Yabghu turc, installé à la cour de Chine, et qui décrit l'état local des forces militaires afin de prouver la supériorité de sa famille sur les rois locaux. Le texte dans la traduction de Chavannes est le suivant: «Mon frère aîné, le japgou du Tuhuoluo (Tokharestan), a sous ses ordres un ensemble de deux cent douze rois de divers royaumes, gouverneurs et préfets. Le roi du royaume de Xieyu (Zābulistān) commande à deux cent mille soldats et cavaliers; le roi du royaume de Jipin (Kapiśa) commande à deux cent mille soldats et cavaliers; le roi du royaume de Gutu (Khottal), le roi du royaume de Shihanna (Kurān), le roi du royaume de Jiesu (Shūmān), le roi du royaume de Shini (Shighnān), le roi du royaume de Yida (Ephthalites), le roi du royaume de Humi (Wakhān), le roi du royaume de Hushijian (Jūzjān), le roi du royaume de Fanyan (Bāmyān), le roi du royaume de Jiuyuedejian (Qobādhiyān), le roi du royaume de Boteshan (Badakhshan) commandent chacun à cinquante mille hommes. Depuis mon grand-père et mon père jusqu'au souverain actuel, (les rois du Tokharestan) ont toujours été les suzerains de ces divers royaumes<sup>18</sup>.» La liste correspond précisément à ce que l'on sait: ainsi Termez, qui a perdu son roi une génération plus tôt lors de l'occupation de Mūsā b. 'Abdallāh, est effectivement absente<sup>19</sup>. Par ailleurs la liste comprend des territoires sous domination arabe: le roi du Jūzjān à l'ouest de Bactres est ainsi cité. Mais Bactres, seule avec Termez, est absente. Le tableau est exactement similaire dans les sources arabes: alors que les envahisseurs traitent généralement avec des rois des principautés soumises, à Bactres, jamais aucun roi ne résiste et seuls les habitants sont mentionnés. C'est le cas en 653 sans qu'aucun pouvoir local soit cité<sup>20</sup>. Les Arabes entrent à nouveau dans Bactres en 671, sans opposition militaire<sup>21</sup>. La ville disparaît ensuite totalement des récits

<sup>18</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, Saint Pétersbourg, 1903, p. 200-201.

<sup>19</sup> Ṭabarī II 1147 et suiv.: M. Hinds (trad.), *The History of al-Ṭabarī, vol. XXIII, The Zenith of the Marwābid House*, Albany, 1990, p. p. 92 et suiv.

<sup>20</sup> Ṭabarī I 2683-2690: M. Rex-Smith (trad.), *The History of al-Ṭabarī, vol. XIV, The Conquest of Iran*, Albany, 1994, p. 56-60. et Ṭabarī I 2903-4: R. Humphreys (trad.) *The History of al-Ṭabarī, vol. XV, The Crisis of the Early Caliphate*, Albany, 1990, p 106-7: seuls les habitants sont cités, les Balkhī.

<sup>21</sup> Ṭabarī II 156: M. Morony (trad.), *The History of al-Ṭabarī, vol. XVIII, Between Civil Wars*, Albany, 1987, p. 163.

jusqu'en 701, date à laquelle une armée arabe passe par la ville, sans dommage<sup>22</sup>. En 704 une armée arabe qui part assiéger Termez établit son camp à Bactres<sup>23</sup>. De manière similaire, aucune monnaie n'est à ma connaissance frappée à Bactres après la fin de la présence sassanide<sup>24</sup>.

Prouver l'absence de quelque chose est toujours difficile. Mais la conjonction de toutes ces sources rend le silence de chacune d'elles éloquent. Le texte sur les propriétés foncières du *saṃgha* à Bactres explique admirablement ce silence après les destructions de la fin du VI<sup>e</sup> siècle: la principauté a été comme absorbée par le monastère bouddhique qu'elle abritait. Il n'y a plus de pouvoir militaire ou politique. La principale oasis de la Bactriane occidentale, sa capitale antique, appartient tout entière au *saṃgha* de Xuanzang à Hye Ch'o.

## B. Le contexte politique et le rôle de Nīzak Tarkhan

Pour rendre compte de l'évolution qui a mené à cette situation, il faut prendre en considération l'échelle géo-stratégique. Le centre du pouvoir turc, au VII<sup>e</sup> siècle, comme probablement avant lui celui du pouvoir ephthalite, se situe en Bactriane orientale, dans les régions de Baghlan, Kunduz, Ishkashim, ou au Badakhshan. On sait également que les Sassanides, sous Hormizd IV et Bahram VI frappèrent encore monnaie à Bactres en 587-591<sup>25</sup>. Le grand adversaire des Turcs au début du VII<sup>e</sup> siècle est l'empire sassanide, contre lequel combattent à plusieurs reprises le Yabghu Qaghan Shegui puis le Yabghu Qaghan Tong durant les années 610 et 620. Vers 615 encore le général arménien des Sassanides, Smbat Bagratuni, peut piller la ville, qualifiée de capitale des Kouchans, lors d'une grande razzia vers l'est<sup>26</sup>. Mais après cette date, Bactres cesse

<sup>22</sup> Ṭabarī II 1080: M. Hinds (trad.), *The History of al-Ṭabarī*, vol. XXIII... p. 29.

<sup>23</sup> Ṭabarī II 1161: M. Hinds (trad.), *The History of al-Ṭabarī*, vol. XXIII... p. 105.

<sup>24</sup> On pourrait ajouter que les études céramologiques témoignent également de l'étrange 'désertion' de l'oasis au VII<sup>e</sup> siècle, ici expliquée: B. Lyonnet, *Céramique et peuplement du Chalcolithique à la conquête arabe*, (Prospections archéologiques en Bactriane orientale, II), Paris, ERC, 1997, p. 279 n. 604.

<sup>25</sup> R. Gyselen, «La reconquête de l'est iranien par l'empire sasanide au VI<sup>e</sup> siècle d'après les sources «iraniennes»», *Arts asiatiques*, 58, 2003, p. 162-167.

<sup>26</sup> Voir en dernier lieu sur ce passage mal daté de Sebeos, R. Gyselen, «La reconquête de l'est iranien... p. 165 et note 32 p. 167.



d'être un enjeu entre grandes puissances. Tout se passe comme si tacitement un *no man's land* politique était créé entre les possessions sassanides et la Bactriane orientale, centre du pouvoir turc. C'est dans ce vide que se développe localement le rôle du Nowbahār, à la périphérie du domaine turc, car entre-temps, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, comme l'a montré Sh. Kuwayama, la route entre l'Inde et la Chine s'était déportée vers l'ouest, vers Bamiyan et Bactres, au détriment des 'Passages suspendus'. Xuanzang peut y adorer plusieurs reliques du Bouddha. Bamiyan et Bactres témoignent toutes deux de la puissance de ce bouddhisme de pèlerinage, qui éclipse le pouvoir royal, l'étouffe foncièrement.

Mais les moines ne disposent pas de moyens militaires<sup>27</sup>. Comme un autre passage d'Ibn al-Faqīh le signale, le Barmak ne peut que demander de l'aide à des rois voisins. Bactres devient un lieu de passage pour de multiples prétendants déçus, *condottiere* tâchant de se tailler un royaume, rois voisins l'utilisant comme base pour lancer un raid. Ainsi Xuanzang qui séjourne à Bactres durant l'hiver 630-631, témoigne de la tentative d'établissement à Bactres du Yabghu Qaghan Si, détrôné, tentative qui échoue en raison de sa mort soudaine<sup>28</sup>. En 643, une des versions de son trajet fait passer Yazdgird III par Bactres. On constate qu'un chef turc établi au Jūzjan dans la dernière décennie du VII<sup>e</sup> siècle, fait battre des monnaies sur lesquelles il se proclame roi bactrien, ou de Bactres, on ne sait<sup>29</sup>. C'est également durant cette période qu'entre localement en scène Nīzak Tarkhan.

La première mention de Nīzak à Bactres est anachronique: Nīzak en chasserait les musulmans en 647, ce qui est impossible, ces derniers n'étant pas encore parvenus dans la région<sup>30</sup>. Pour juger de son rôle à

<sup>27</sup> Le passage du *Sifenlü xingshichao pi* déjà cité précise cependant de manière extrêmement intéressante que le supérieur du monastère pouvait mettre à la disposition du souverain des milices paysannes en cas de guerre.

<sup>28</sup> Sur cet épisode, central pour la datation du passage de Xuanzang en Bactriane, voir É. de la Vaissière, «Note sur la chronologie du voyage de Xuanzang», *Journal asiatique*, 268-1, 2010, p. 157-168.

<sup>29</sup> É. de la Vaissière, «The Last Bactrian Kings», dans M. Alram, D. Klimburg-Salter, M. Inaba, M. Pfisterer (éd.), *Coins, Art and Chronology II. The First Millennium C.E. in the Indo-Iranian Borderlands*, Vienne, 2010, p. 213-218.

<sup>30</sup> E. Esin, «Tarkhan Nīzak or Tarkhan Tirek? An Enquiry concerning the Prince of Badghīs who in AH 91 / AD 709-710 Opposed the 'Omayyad Conquest of Central Asia», *Journal of the American Oriental Society*, 97-3, 1977, p. 325-326 (la lecture Tirek propo-

Bactres par la suite, il faut à nouveau citer Ibn al-Faqīh: «La dignité de grand-prêtre avait passé alors au Barmak, père<sup>31</sup> de Khālīd b. Barmak. Envoyé auprès de ‘Uthmān, avec des otages, il arriva à la ville et désira se faire musulman; il le devint donc, reçut le nom de ‘Abdallāh et revint auprès de sa famille. La dignité de Barmak ayant passé à l’un de ses fils, un souverain lui écrivit pour lui représenter le grave danger que faisait peser l’Islam et l’invita à revenir à la foi de ses pères; mais le Barmak lui répondit: «Si j’ai embrassé l’Islam, c’est par libre choix et parce que je savais sa supériorité, et non par crainte ou intérêt; je ne reviendrai donc pas à une religion dont le défaut est visible, et qui a perdu sa vertu». - Le roi, irrité, s’avança vers le Barmak, à la tête d’une armée compacte. Le Barmak lui écrivit donc: «Tu sais mon attachement à la paix, et que si j’invoque, contre toi, l’assistance des rois, ils me porteront secours. Va-t’en donc; sinon je marcherai à ta rencontre». Le roi s’en alla et fit la paix avec le Barmak; mais, par la suite, ce roi, qui avait nom Nāzīk Tarkhān ne cessa d’épier et de rechercher le Barmak; enfin il l’attaqua nuitamment et le tua avec dix de ses fils. Il ne resta, comme Barmak, que le père de Khālīd. Sa mère l’emporta et s’enfuit avec lui, qui était tout petit, vers le Cachemire. Le Barmak grandit, apprit l’astrologie, la médecine et diverses sciences, et il resta dans son idolâtrie. Une épidémie ayant frappé les habitants de Balkh, ceux-ci jugèrent que l’abandon de leur ancienne religion leur avait porté malheur; ils écrivirent donc au Barmak, qui vint à eux, et ils l’installèrent à la place de son père. Il se chargea des affaires du Nowbahār et fut nommé Barmak; il épousa une fille du roi de Chaghaniyan<sup>32</sup>.»

Ce texte pose problème d’un point de vue chronologique et a embarrassé les commentateurs: comment le concilier chronologiquement avec cet autre texte montrant Barmak se convertissant à la cour d’Hishām, après 724, quand on sait que Nīzak mourut en 709-710?<sup>33</sup> Tout repose sur des confusions entre les générations de Barmak chez Ibn al-Faqīh, le

sée par cet article n’a généralement pas été acceptée.) En revanche, un Nīzak est cité, en liaison avec la mort de Yazdgird III, près de Merv en 651, ce qui est possible.

<sup>31</sup> Massé a corrigé le texte en parlant de grand-père. Il pourrait s’agir plutôt de son arrière grand-père.

<sup>32</sup> Ibn al-Faqīh al-Hamadānī, *Abrégé...* p. 384.

<sup>33</sup> E. Bosworth, «Abū Ḥafṣ...» p. 270-1.

Barmak présenté à ‘Uthmān en 653 ne pouvant être le père de Khalid, né en 709. Pour mieux comprendre la chronologie, il a échappé aux commentateurs que l’on pouvait utiliser un détail donné par Ṭabarī: en 705, une partie de la population de Bactres résiste aux Arabes. Parmi les captifs se trouve la propre femme du Barmak<sup>34</sup>. En d’autres termes, en 705 le Barmak n’est pas musulman et il s’agit sans aucun doute de celui revenu du Cachemire, qui se convertira à l’Islam vingt ans plus tard à la cour d’Hishām. Le meurtre de son père a donc dû avoir lieu une dizaine ou une vingtaine d’années auparavant, ce qui nous reporte au contexte très troublé des années 680-690. Dès lors, et à l’exception de la mention du père de Khalīd au tout début du texte, on peut sauver l’ensemble des détails donnés par Ibn al-Faqīh et les combiner sans peine avec les autres sources pour aboutir à la chronologie suivante:

- années 650-660: capture du Barmak lors de la conquête du Khoras-san sous ‘Uthmān, début de la politique prudente de la famille faite de troupes à opposer aux Arabes;
- années 670-680: succession d’un de ses fils au poste de Barmak, continuant cette politique, meurtre de ce dernier par Nīzak dans le contexte de recul de la puissance arabe du dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle;
- années 690-720: fuite du petit-fils au Cachemire, réinstauration de ce dernier au poste de Barmak autour de 700, soumission définitive de Bactres sous Qutayba, conversion de ce Barmak sous Hishām, et intégration de la famille aux élites musulmanes.

On notera que je décris ces rivalités en termes politiques plus que religieux: sous l’habitude présentée religieuse des événements dans les sources musulmanes, l’enjeu pourrait d’avantage être le contrôle de l’oasis de Bactres que la piété personnelle des personnages considérés. Il semble difficile de croire (si du moins une conversion à l’Islam impliquait de cesser d’être bouddhiste, ce qui n’est pas certain comme nous le verrons), qu’une famille officiellement et explicitement musulmane ait pu se transmettre le contrôle du monastère sur plusieurs générations. Le fait-même que le fils du Barmak se réfugie au Cachemire et y soit élevé

<sup>34</sup> Ṭabarī II 1181: M. Hinds (trad.), *The History of al-Ṭabarī*, vol. XXIII... p. 129.

dans la religion bouddhique montre assez que l'islam de son père devait être surtout politique.

Cette chronologie correspond bien à ce que l'on sait par ailleurs des événements de la région: c'est en effet à partir des années 670 que l'on voit croître la puissance de Nīzak Tarkhan à partir de ses bases du Bādghis. Il est cité pour la première fois en 671, et on le retrouve parmi les grands personnages de la région, avec le roi de Boukhara ou celui de Chaganiyan, lors des combats des années 700. Entre-temps, le texte d'Ibn al-Faḡīh montre qu'il est intervenu de manière décisive dans la vie politique de Bactres, aux dépens des Barmak. Des sources tardives prétendent d'ailleurs que Qutayba l'a affronté pour le contrôle de la ville, dont il serait gouverneur, et où il posséderait un château<sup>35</sup>. Ṭabarī est muet sur tout cela, mais décrit Nīzak priant au Nowbahār au cours de sa fuite en 708. Surtout, il donne une liste des alliés de Nīzak: tout le piémont nord-ouest et ouest de l'Hindou-kouch a rallié la bannière du prince de Badghis, et parmi les dirigeants cités est mentionné l'*Ispāhbadh* de Bactres, sans que l'on sache quoi que ce soit sur lui par ailleurs<sup>36</sup>. Quelques années auparavant, en 705, lors de la brève révolte de la ville, des *dihqan* de Bactres ralliés aux Arabes avaient été également mentionnés<sup>37</sup>. Peut-être viennent-ils de la périphérie de l'oasis, où il y a pu y avoir des terres n'appartenant pas au *saṃgha*.

Le contexte politique a donc changé. On peut faire l'hypothèse d'une tutelle lointaine mais réelle de Nīzak sur la ville, où il a peut-être installé un gouverneur. Bien qu'il n'ait pu s'opposer au retour de la famille des Barmak à Bactres, ces derniers sont sous son contrôle politique. Ce n'est qu'après la mort de Nīzak en 709 que le Barmak a dû retourner à ce qui avait été la politique pro-arabe de ses ancêtres et retrouver sa primauté locale.

### C. Qu'est-ce qu'un Barmak?

Le Barmak apparaît comme membre d'une dynastie et dans un rôle essentiellement politique, ce qui peut être lié à la nature des sources.

<sup>35</sup> Sur tous ces épisodes, voir Esin, «Tarkhan Nīzak...

<sup>36</sup> Ṭabarī II 1206: M. Hinds (trad.), *The History of al-Ṭabarī*, vol. XXIII... p. 154.

<sup>37</sup> Ṭabarī II 1181: M. Hinds (trad.), *The History of al-Ṭabarī*, vol. XXIII... p. 129.

Comment interpréter cet état de fait en terme d'organisation des monastères bouddhiques?

Foucher avait noté, dès 1942: «[dans le Barmak], je ne verrais nullement le dernier «grand prêtre» du Couvent neuf, ce qui n'aurait pas de sens dans le bouddhisme d'alors, mais bien plutôt quelque chose comme ce qu'est actuellement le *mutavallî-bâshi*, ou «curateur en chef» des saintes tombes de Meshhed ou de Mazâr-é-Shariff. On conçoit sans peine que l'administration d'un établissement religieux jouissant de revenus considérables, sur lequel le trésor royal prélevait naturellement sa part, n'ait pu être laissée entre les mains d'un simple *karmadāna* ou intendant choisi parmi les «moines résidents» (*vihāra-svāmin*). J'inclinerais à croire que le gros fonctionnaire chargé de ce soin (et qui avait en même temps juridiction sur une étendue de sept parasanges, soit une quarantaine de kilomètres carrés) était un laïque, exactement comme les cinq membres de la commission officiellement constituée pour gérer méthodiquement les recettes des cinq reliques bouddhiques de Haḍḍa<sup>38</sup>.»

Si ce commentaire est en partie erroné, comme nous l'avons vu, en revanche le parallèle avec la description de Xuanzang est intéressant: «Le roi du Kapiśa a ordonné à cinq hommes purs d'offrir continuellement des parfums et des fleurs à ces objets. Ces hommes purs, observant les foules arrivant incessamment pour prier, et souhaitant se consacrer eux-mêmes à la méditation, ont établi une échelle tarifaire fixe, afin d'assurer l'ordre au moyen de cette richesse si prisée des hommes.» Il y a effectivement dans le bouddhisme indien du temps des «hommes purs» chargés de faire l'intermédiaire entre les moines et un certain nombre de biens que ces derniers ont interdiction de toucher ou de s'occuper.

Pourtant, c'est une autre interprétation qui semble avoir prévalu. H. Bailey a attiré l'attention sur l'existence du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle dans les textes bouddhiques khotanais du titre de *Pramukha* (*prramuha*, *prramauha*, *prramāha*...) <sup>39</sup>. Or, ce qu'on peut déduire de ces textes contredit les intuitions de Foucher, puisque le *Pramukha* dans ces textes est bien un haut personnage de la hiérarchie monastique, qui semble associé à la

<sup>38</sup> A. Foucher, *La vieille route*... p. 84-5.

<sup>39</sup> H.W. Bailey, «Iranica», *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 11-1, 1943, p. 3.

gestion des biens de la communauté<sup>40</sup>. Ainsi, dans le texte Hedin 7b, un *Pramukha* corrompu est accusé de saisir illégalement les biens des novices, et de mal négocier avec des envahisseurs<sup>41</sup>. Dans le texte Pelliot 2786, un *Pramukha* sert de chefs des envoyés du roi de Khotan à Dunhuang<sup>42</sup>. Le titre est très bien attesté, sous diverses formes, souvent dans des documents en lien avec des aspects économiques, mais aussi dans un sens honorifique plus vague. Il est transcrit *par-mog* ou *bar-mag* en tibétain<sup>43</sup>.

L'interprétation de Bailey a été retenue: c'est elle que l'on trouve par exemple dans l'*Encyclopédie de l'Islam*<sup>44</sup>. Elle pose doublement problème: tout d'abord, le texte d'Ibn al-Faqīh présente les Barmak comme une famille et on doit donc considérer qu'il s'agissait d'une méprise de la part des auteurs musulmans, agrégeant plusieurs Barmak successifs sans liens réels de parenté. Il faut cependant bien reconnaître qu'il n'y a rien d'impossible à ce qu'un moine bouddhiste ait été marié: on en connaît d'innombrables exemples, dans tous les textes décrivant les moines d'Asie centrale, notamment dans les textes khotanais<sup>45</sup>.

La contradiction principale réside donc ailleurs: la gestion des biens «lourds», principalement les biens fonciers, d'un monastère est une question extrêmement complexe dans le bouddhisme, avec une forte opposition entre théorie et pratique. Alors qu'à Khotan comme en Chine, terres mahayanistes, on constate la gestion directe des biens de la communauté par les moines, on constate qu'en Inde, avec d'innombrables variantes et gradations, ce sont des laïcs qui sont spécialement chargés de cette gestion pour le compte de la communauté, les hommes purs<sup>46</sup>. Ces derniers

<sup>40</sup> Je remercie vivement O. Skjærvø pour son aide en ce domaine.

<sup>41</sup> H.W. Bailey, *Khotanese Texts IV*, Cambridge, p. 86.

<sup>42</sup> H. Kumamoto, *Khotanese official documents in the tenth century A.D.*, thèse de l'Université de Pennsylvanie, 1982, p. 136.

<sup>43</sup> R. Emmerick, *Tibetan Texts concerning Khotan*, Oxford, 1967, p. 137.

<sup>44</sup> D. Sourdrel, (V. Barthold), «Baramika», *Encyclopaedia of Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. I, p. 1033.

<sup>45</sup> Par exemple Kumamoto, *Khotanese official...* p. 135. On possède des exemples dans tous les oasis. On concèdera cependant qu'il est peut-être plus difficile d'admettre qu'un membre du haut clergé ait été marié.

<sup>46</sup> Voir tout particulièrement les études rassemblées dans G. Schopen, *Buddhist monks and Business matters. Still More Papers on Monastic Buddhism in India*, Honolulu, 2004. Je suis parfaitement conscient du fait que l'opposition est infiniment moins tranchée que ne le laisse supposer ma formulation, et que bien des écoles ont développé toute une casuis-

peuvent être de tous rangs, et la plupart travaillaient la terre, mais l'exemple donné par Foucher montre que certains d'entre eux pouvaient faire fonction d'intendants en charge de sommes considérables. Or le Nowbahār de Bactres est du domaine du Petit Véhicule — quoiqu'on ignore à quelle école le rattacher précisément —, Xuanzang est explicite sur ce point. Il fonctionne vraisemblablement sur le modèle économique attesté en Inde, ou encore au Kapiśa. En d'autres termes, ce qui vaut à Khotan, le rôle qui y est dévolu aux *Pramukha*, n'est justement pas transposable à Bactres. Je ne suis pas même certain que le nom soit le même, Barmak s'expliquant directement par *Paramaka*, titre au sens très lâche d'excellent, de supérieur, sans que l'on ait besoin du plus lointain *Pramukha*. Dès lors, la description d'Ibn al-Faqīh et le parallèle établi par Foucher avec le Kapiśa sonnent curieusement justes, une famille, laïque, est chargée de gérer les biens fonciers du monastère. Le mot utilisé par Ibn al-Faqīh pour désigner la fonction des Barmak, *al-Sādin al-Akbar*, signifie non pas abbé ou grand prêtre, mais gardien en chef d'un édifice religieux — ceux de l'Arabie pré-islamique<sup>47</sup> — alors même que les historiens arabes connaissent et transcrivent le terme de *śramaṇa*<sup>48</sup>.

Si on laisse de côté le rôle imaginaire d'un trésor royal et la méprise sur la superficie, c'est donc bien l'interprétation de Foucher et non celle de Bailey qu'il faut privilégier. Elle correspond parfaitement au texte d'Ibn al-Faqīh comme au contexte théorique des rapports à la richesse foncière dans les monastères du Petit Véhicule. Un surintendant (*paramaka*) s'est vu confier le contrôle et la gestion des terres du monastère puis, la charge devenue héréditaire et à l'occasion des troubles liés aux incursions arabes, sa famille se les est appropriées.

tique pour se passer des hommes purs. Il n'en demeure pas moins que le rôle de ces derniers dans la gestion des biens lourds en terre mahayaniste, dont Khotan, est beaucoup plus réduit que ce que l'on voit dans l'Inde du VII<sup>e</sup> siècle. Sur l'opposition, voir J. Gernet, *Les aspects économiques du Bouddhisme dans la Société chinoise du Ve au Xe siècle*, Paris, 1956, p. 73-74.

<sup>47</sup> On pourrait certes objecter que l'emploi de ce mot appartient au registre plus général de la comparaison avec la Kaaba pré-islamique et les Quraysh qui imprègne le texte. Mais le raisonnement se retourne: le point de départ de la comparaison est bien le rôle identique joué par les Quraysh et les Barmak dans leurs temples respectifs, et non pas les temples eux-mêmes.

<sup>48</sup> D. Gimaret, «Bouddha et les bouddhistes dans la tradition musulmane», *Journal Asiatique*, 267, 1969, p. 288 et suiv.

Sur le long VII<sup>e</sup> siècle, l'histoire de Bactres peut être résumée ainsi: après avoir été l'une des capitales des Ephtalites puis avoir été occupée par les Sassanides, la ville est sans doute prise par les Turcs de Chuluo-hou en 587 avant d'être reprise par Bahrām Chobin jusqu'en 591. La mort de l'usurpateur déchu à Bactres et la guerre civile qui ravage alors l'empire perse fait basculer la ville dans le camp turc, mais les Sassanides seront capables d'y mener des raids jusqu'aux environs de 615, quand Smbat Bagratuni s'en empare une dernière fois. La ville appartient désormais au domaine des Yabghu turcs du Tokharestan, dont elle forme une lointaine marge occidentale. Elle est ruinée par la succession des combats qui s'y sont déroulés et Xuanzang peut à la fois noter la force de ses murailles et la faiblesse du peuplement. Trop exposée aux raids venus de l'ouest, et dépourvue de grandes pâtures, elle ne forme pas un point d'appui majeur du réseau militaire turc. Le monastère du Nowbahār et ses surintendants (*Paramaka*) laïcs s'affirment comme les seuls pouvoirs locaux ayant survécu. On ignore tout des circonstances précises de l'ascension des intendants aux dépens du haut clergé. Peut-être doit-on opposer pour l'expliquer la dispersion des monastères — Xuanzang en mentionne plusieurs — à l'unicité de la gestion de leurs terres dans le cadre d'une nécessaire organisation commune des ressources en eau? L'intégralité des terres utiles de l'oasis et leurs paysans leur appartiennent. Bactres ne résiste pas aux différentes troupes armées qui la traversent, Sassanides en déroute, généraux arabes. La capture du Barmak en 653 et le pillage du Nowbahār lui font prendre conscience de la constitution d'un pouvoir militaire fort à l'ouest, contre lequel il n'a nul moyen de lutter. L'affaiblissement des Yabghus de l'est permet simultanément l'émergence d'un pouvoir important sur le piémont ouest de l'Hindou-kouch autour des princes du Badghis épaulés de nombreuses tribus ephtalites, qui ont tout à perdre de l'affermissement du pouvoir arabe sur le plateau iranien et qui, contrairement aux Barmak, ont les moyens de résister. Nīzak-tarkhan chasse de la ville des Barmak trop prudents durant les années 680, sans pour autant parvenir à affaiblir leur légitimité. Les Barmak sont de retour au début du VIII<sup>e</sup> siècle et dès la tutelle de Nīzāk détruite par la politique de Qutayba, retrouvent le contrôle de l'oasis et leur politique d'accomodement avec le pouvoir musulman. Depuis Qutayba, des troupes arabes sont cantonnées dans



l'oasis. Le gouverneur Asad b. 'Abdallāh décide en 725 de transporter ces troupes dans la ville de Bactres et pour cela la fait reconstruire. Il confie comme il est logique la direction des travaux au Barmak. Intégrée aux élites musulmanes, la famille conserve néanmoins le contrôle des terres du Nowbahār jusqu'au début du IX<sup>e</sup> siècle. On ignore tout du devenir du monastère lui-même, mais Hye Ch'o atteste de la poursuite du culte jusqu'en 726 au moins, et la précision de la description conservée par Ibn al-Faqīh semble impliquer son maintien sur tout ou partie du VIII<sup>e</sup> siècle. L'opportune présence de Khalīd dans l'armée d'Abu Muslim a pu lui éviter bien des tracas. Peut-être n'est-il pas anodin qu'un poème, il est vrai polémique et cité par Yāqūt, dise de Faḍl b. Yaḥyā b. Khālīd b. Barmak qu'il a rebâti le Nowbahār de Bactres lors de son séjour au Khorassan en 794. Il est cependant étonnant que ce poème soit le seul du genre, si vraiment les Barmécides avaient continué à protéger discrètement le monastère. Il est possible — mais cela ne peut donc rester qu'une hypothèse — que le déclin définitif du bouddhisme à Bactres ne date que de la fin de ses protecteurs en 803, et du grand tremblement de terre qui ravage ses constructions en 818.

#### RÉSUMÉ

Un *lapsus calami* de Foucher a retardé l'exploitation d'un renseignement capital pour l'histoire de Bactres contenu dans le *Livre des pays* d'Ibn al-Faqīh: le texte dit explicitement que la communauté bouddhique contrôlait l'ensemble des terres de l'oasis de Bactres avant la conquête arabe. On s'explique ainsi mieux la discrétion politique de la ville sur la scène centre-asiatique au VII<sup>e</sup> siècle. La nature exacte du titre de Barmak en est éclairée.

*Mots-clés* : Bactres, Barmécides, bouddhisme, islamisation, histoire économique

#### SUMMARY

A lapsus by Foucher postponed the discovery of an important fact for the history of pre-Islamic Bactra in the *Kitāb al-Buldān* of Ibn al-Faqīh: this text in fact describes the ownership of the whole oasis of Bactra by the monastic community before the Arabic conquest. This helps to explain the political low-key role of the town in 7<sup>th</sup> c. Central Asia. The exact meaning of Barmak is thus better understood.

*Keywords* : Bactra, Barmaki, Buddhism, Islamisation, economic history.